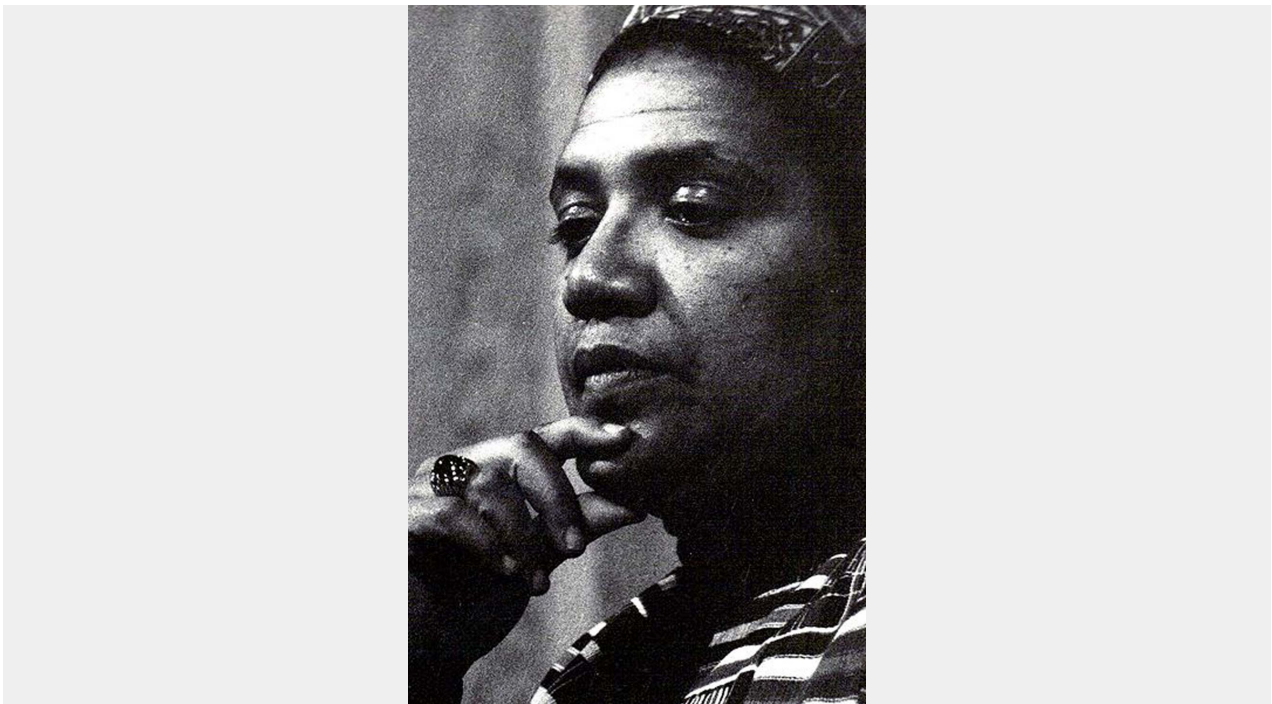


Vers une libération totale: La solidarité contre une politique du plus petit dénominateur commun

Par Ashley Bohrer



La principale menace pour la gauche réside dans la tentation de mettre en œuvre une politique du plus petit dénominateur commun autour d'une identité étriquée. En alimentant une concurrence des luttes, cette stratégie fait le jeu du capitalisme qui cultive les différences pour diviser celles et ceux qu'il exploite et opprime. Ashley Bohrer plaide au contraire pour un mouvement pluridimensionnel qui se renforce des différences de chacune et chacun, et reconnaît que les violences subies ne sont pas les mêmes selon la position occupée dans la société. Le comprendre et l'expliquer permet de repenser et créer une solidarité relationnelle libératrice seule à même de détruire les fondements du capitalisme et de construire un monde nouveau.

Dans toute la gauche, il est clair que la solidarité est notre arme la plus puissante contre les violences du

capitalisme et son inhumanité. Dans un monde où la classe dirigeante exerce son hégémonie sur presque toutes les institutions de la vie collective – lieux de travail, écoles, médias (y compris les réseaux sociaux), espaces de loisirs, etc. – notre seul avantage est que nous sommes nombreux et qu'ils sont peu. La solidarité est l'un des outils les plus puissants dont nous disposons pour décrire la pratique consistant à réaliser et à agir en fonction de notre pouvoir collectif et de nos rêves pour un monde constitué autrement.

Cependant, trop souvent à gauche, la solidarité a été diluée au point d'être presque dénuée de sens. Lorsque la politique de classe s'oppose aux luttes identitaires (comme celles contre le racisme, l'hétérosexisme, le capacitisme et le colonialisme), nous trahissons la promesse de solidarité en faveur d'une politique appauvrie du plus petit dénominateur commun. Il convient de se demander si cette stratégie, qui n'exige une action politique que dans l'arène très circonscrite de ce que la classe ouvrière *partage* (supposément !), relève même de la solidarité tout court.

Construire un mouvement pluridimensionnel pour abattre le capitalisme

Audre Lorde nomme le lieu d'une coalition « la maison de la différence »^[1]. En réponse aux tentatives d'organisation uniquement sur la base d'une position partagée, Lorde explique que parce que chacun d'entre nous est un individu incommensurable, irréductiblement singulier, situé à la croisée d'une variété de systèmes et de positions, la seule option viable pour une organisation efficace est de partir de l'hypothèse de l'incommensurabilité.

Nous sommes différents et ces différences sont importantes. Ce qui nous apparaît aujourd'hui comme des différences identitaires est l'héritage de la formation particulière du capitalisme, et nous dit donc des choses importantes sur le système que nous essayons de déraciner. Le fait que le capitalisme au niveau mondial ait été créé sur le dos des Noirs et sur la terre des peuples indigènes grâce au travail invisibilisé et naturalisé des femmes et des personnes queers, tout cela est pertinent pour comprendre le fonctionnement du capitalisme et pour construire un mouvement vibrant et pluridimensionnel pour l'abattre. Le fait que le capitalisme considère les personnes handicapées, les enfants et les personnes âgées comme jetables et sans valeur s'ils ne peuvent pas être exploités pour un salaire nous dit aussi des choses importantes sur ce qu'il est, comment il fonctionne, et sur ce que nous devons faire pour le vaincre.

Le capitalisme a toujours été intéressé par cette « production de la différence ». Il se nourrit d'une stratégie de division et de conquête qui aliène les individus non seulement du produit de leur travail, mais aussi d'eux-mêmes et des autres.

Cela ne signifie pas, comme on nous le dit souvent, que ce sont ces éléments de nous-mêmes et de nos communautés qui sèment la division, ou que nous empêchons l'unité en les reconnaissant et en les honorant. Nous vivons dans une société composée de groupes sociaux très divers, qui ont des effets réels et matériels sur le monde : ils déterminent l'accès aux institutions et la mobilité sociale, notre capacité à survivre à la crise capitaliste, la manière dont nous sommes perçus et traités par les autres, et la manière dont nous nous comprenons et nous situons par rapport à nous-mêmes.

Ce que la solidarité doit faire, c'est lutter contre l'aliénation et l'accès différencié au pouvoir que le capitalisme crée et reproduit à travers le temps et l'espace. Cela ne signifie pas et ne peut pas signifier ignorer nos différentes positions. Cela signifie qu'il faut exploiter nos différences pour créer un mouvement dynamique et diversifié afin de remodeler radicalement notre monde. Cela signifie créer des liens et une communauté au sein d'un mouvement social engagé dans l'action militante directe, l'éducation politique, la justice transformatrice et la réparation.

En ce sens, nous avons besoin d'une « unité de groupe sans uniformité de groupe »^[2]. À partir de ce constat, nous pouvons, selon Angela Davis, commencer à former les « coalitions imprévisibles ou improbables fondées sur des projets politiques » qui seront nécessaires pour déraciner les systèmes de domination profondément ancrés qui structurent notre monde^[3].

Travailler sur des projets politiques communs à travers et entre les groupes nous permet de délimiter un terrain de lutte dans lequel la solidarité est présentée comme la reconnaissance d'un projet politique de démantèlement de l'exploitation et de l'oppression systémiques, sans supposer que chaque participant a une position partagée ou unifiée par rapport à ces systèmes. C'est « la solidarité, et non la similitude, qui est essentielle ».^[4]

Audre Lorde révèle un avantage stratégique de cette approche, car elle permet aux militants de s'investir pleinement dans l'organisation lorsque les projets ne sont plus fondés sur le plus petit dénominateur commun : « En tant que féministe lesbienne noire, je constate que l'on m'encourage constamment à extraire un aspect de moi-même et à le présenter comme le tout significatif, en éclipsant ou en niant les autres aspects de ma personne. Mais c'est une façon de vivre destructrice et fragmentaire. Je ne peux concentrer pleinement mon énergie que lorsque j'intègre toutes les parties de ce que je suis, ouvertement... Ce n'est qu'à ce moment-là que je peux me mettre, moi et mes énergies, au service des luttes que je mène et qui font partie de ma vie ».^[5] Après tout, l'objectif du déracinement du capitalisme n'est-il pas de pouvoir mener des vies pleines et libérées, pleines de joie et de pouvoir, qui nous sont continuellement refusées sous le capitalisme ?

Elizabeth Cole affirme que nous devrions penser à « des intérêts partagés plutôt qu'à une identité partagée ».^[6] Chandra Mohanty souligne ce point en expliquant que la solidarité n'implique pas nécessairement la similitude : « La pratique de la solidarité met l'accent sur les communautés de personnes qui ont choisi de travailler et de lutter ensemble... [et] est toujours une réalisation, le résultat d'une lutte active ».^[7] Audre Lorde explique : « Tu n'as pas besoin d'être moi pour que nous nous battions les uns aux côtés des autres. Je n'ai pas besoin d'être toi pour reconnaître que nos guerres sont les mêmes. Ce que nous devons faire, c'est nous engager en faveur d'un avenir qui peut nous inclure les uns les autres et travailler à cet avenir avec les forces particulières de nos identités individuelles. »^[8]

Lorsque nous adoptons une perspective politique qui nous permet d'entrer dans des espaces d'organisation avec toutes nos particularités, sans nous forcer à nous réduire à ce que nous partageons avec les autres, nous libérons la créativité qui découle de notre identité entière, aussi complexe, contradictoire ou brisée qu'elle puisse être. Il en résulte non seulement de nouvelles approches, des diagnostics plus profonds et l'expérience de multiples histoires de lutte, mais aussi la possibilité de jeter les bases de la construction de nouvelles communautés, dans lesquelles la différence est considérée comme une source de force plutôt que comme un obstacle à l'action collective. Comme le remarque Himani Bannerji, "les communautés de résistance sont ou doivent être bien plus que ce que l'on imagine".^[9] La politique de coalition peut commencer à étirer notre imagination politique de manière à ce que ces communautés de résistance deviennent les fondements de l'émergence des mondes dont nous avons réellement besoin.

À la lumière de cette discussion, la solidarité doit être plus que la recherche du plus petit dénominateur commun. Si la solidarité ne peut être fondée sur ce que nous partageons, ou sur ce qui constitue un fondement de notre similarité, comment devons-nous repenser la solidarité ?

Repenser la solidarité

Dans un discours prononcé en 1971, la militante féministe noire Fannie Lou Hamer a déclaré : « Vous savez que je travaille à la libération de tous les peuples parce que lorsque je me libère, je libère les autres... La liberté [de la femme blanche] est enchaînée à la mienne ».^[10] Hamer insiste sur le fait que les groupes ne peuvent pas être libérés au coup par coup, un par un. Elle poursuit : « aucun d'entre nous n'est libre tant que nous ne le sommes pas tous ». Cette insistance révèle la possibilité et la nécessité d'une solidarité non réductrice.

Cherrie Moraga a expliqué, en parlant de sa position de femme de couleur, que « en tant que femmes du tiers monde, nous avons clairement une relation différente au racisme que les femmes blanches, mais nous sommes toutes nées dans un environnement où le racisme existe ».^[11] Le fait d'habiter un monde façonné par l'oppression et l'exploitation rend donc inévitable le fait que tous les individus soient façonnés par cette oppression et cette exploitation, quelle que soit la forme qu'elles prennent. Nous sommes liés, « enchaînés » comme le dit Hamer, à des personnes ayant des expériences différentes parce que nous sommes faits par ces conditions. Et bien que les conditions de notre formation, notre accès aux institutions de pouvoir, nos épreuves et tribulations individuelles, nos situations sociales particulières puissent toutes être différentes, nous ne pouvons échapper au fait fondamental que toutes ces conditions sont constituées de manière relationnelle.

Cela vaut aussi bien pour les Blancs que pour les personnes de couleur, pour les hétérosexuels que pour les homosexuels, pour les personnes handicapées que pour les personnes valides, pour les personnes de différents genres et pour les personnes agenres. Ne pas être soumis à l'oppression ne signifie pas que l'on n'a pas été façonné par l'oppression, par les diverses institutions, les récits, les possibilités, les choix, etc. qui sont ouverts et fermés par l'oppression et l'exploitation. Lorsque Fannie Lou Hamer proclame que sa liberté est liée à celle des femmes blanches, c'est parce que les femmes blanches ont elles aussi été façonnées par le racisme, que notre position de sujet a été entièrement encadrée par lui. *Ce n'est pas parce que nous ne sommes pas opprimées par la suprématie blanche que nous n'avons pas été façonnées par elle.* Ce que l'on appelle souvent « privilège » est en réalité ce mouillage, un conditionnement qui pousse certains groupes à s'accommoder de l'exploitation et de l'oppression, à être incapables de les voir, de voir qu'elles ont été présentes à chaque étape, à chaque moment de nos vies également. Si nous croyons qu'une humanité véritablement émancipée reculerait d'horreur devant l'oppression et l'exploitation, alors nous devons croire qu'il existe un aspect de l'humanité qui a été érodé par l'occupation de positions privilégiées. C'est ce qui relie entre elles des expériences multiples et irréductiblement différentes.

Soyons clairs : il existe à la fois différentes *formes de violence* subies par ceux qui occupent des positions privilégiées et des *conséquences radicalement différentes au fait d'y avoir survécu*. Ainsi, il n'est pas exact de dire que l'hétérosexualité obligatoire nuit aux hétéros de la même manière qu'aux queers, que le patriarcat nuit aux hommes cis de la même manière qu'aux femmes, aux trans et aux personnes non binaires, ou que la suprématie blanche nuit aux Blancs de la même manière qu'aux personnes de couleur. Comme l'explique Patricia Hill Collins, « si les expériences de groupe sont interdépendantes, elles ne sont pas équivalentes ».^[12] Il existe de multiples modalités de préjudice. C'est un tout autre processus et une tout autre position que de subir les processus de l'hétérosexualité obligatoire et de se trouver récompensé plutôt que de se trouver marginalisé, opprimé, réduit au silence, désavoué, battu, policé et exploité. On ne saurait trop insister sur cette différence.

Cependant, nous ne pouvons pas non plus nous permettre d'ignorer le lien qui les unit, la manière dont les structures de pouvoir se sont inscrites sur nous, nos identités, nos désirs, nous-mêmes. La masculinité toxique est ainsi nommée parce qu'elle est toxique non seulement pour ceux qui ne sont pas des hommes, mais précisément aussi *pour les hommes* ; la suprématie blanche est préjudiciable non seulement aux personnes de couleur, mais aussi à la propre compréhension que les Blancs ont d'eux-mêmes et de leurs communautés.

Reconnaître la manière dont les personnes occupant des positions sociales privilégiées - hétérosexuels, blancs, hommes, cis, valides, neurotypiques, citoyens, etc. - ont également été constituées par leur interaction avec des systèmes oppressifs, est nécessaire si notre politique et notre philosophie doivent aspirer à plus qu'une simple inclusion dans le système. Si nous voulons avoir une politique qui aille au-delà de la volonté de voir tout le monde traité « comme un Blanc », « comme un capitaliste », « comme un homme hétérosexuel », nous devons reconnaître et lutter contre les violences fondamentales qui constituent même les positions privilégiées. Comme nous le rappelle Lugones, « nos possibilités résident dans la communalité plutôt que dans la subordination ; elles ne résident pas dans la parité avec nos supérieurs dans la hiérarchie qui constitue la colonialité. Cette construction de l'humain est viciée de part en part par sa relation intime avec la violence ».^[13] Si nous nous engageons en faveur d'un changement révolutionnaire, nous devons admettre que ceux qui ont le plus de pouvoir dans la société sont également profondément affectés par le système qui leur confère ce pouvoir. Les privilèges et l'oppression, le pouvoir et l'exploitation coupent les liens et les communautés dont nous avons besoin pour fonder de véritables projets de libération.

Le capitalisme nous lie ainsi les uns aux autres, d'une façon souvent douloureuse. Ce moment de relation est le véritable fondement de la solidarité. La solidarité n'exige pas d'effacer nos différences, ni d'enraciner nos projets politiques dans les moments où nos intérêts sont alignés. La solidarité est donc le nom donné à l'affirmation des différences que l'exploitation et l'oppression produisent en nous et entre nous ; c'est aussi le nom donné à la reconnaissance du fait que chaque fois que je lutte contre l'oppression ou l'exploitation de quelqu'un, je lutte contre ma propre oppression ou exploitation, je lutte contre celle de tout le monde.

La politique du plus petit dénominateur commun ne nous mènera pas très loin. Comme l'explique David Roediger, une grande partie de la gauche contemporaine part du principe que les « projets universels » – comme l'élimination des marchés capitalistes, l'instauration d'un système de santé universel, l'élimination de la dette privée, etc. – et les « demandes spécifiques à la race » – comme les réparations, la discrimination positive, l'autodétermination raciale, la restitution des terres indigènes – sont en quelque sorte incompatibles.^[14] Ce choix est faux, et comme beaucoup de choix qui nous sont offerts sous le capitalisme, il doit être refusé. Nous ne pouvons pas nous permettre de choisir les personnes dont les besoins sont satisfaits, les personnes dont la libération est centrale, les personnes dont les luttes sont soutenues. Nous devons plutôt mobiliser l'intuition dialectique que les demandes spécifiques des communautés travaillent *déjà* à la libération de tous, et que les projets supposés « universels » ont toujours un impact sur les communautés de différentes manières.

La solidarité consiste à mobiliser le pouvoir de transformation des différentes communautés ; elle consiste à parler et à travailler à partir de nos liens ; elle consiste à refuser la politique de commensurabilité qu'engendre le capitalisme ; elle consiste à remarquer en nous-mêmes les endroits où nos positions et nos expériences sont partielles et particulières ; elle consiste à trouver la force dans la différence et le potentiel dans la communauté. Il s'agit de reconnaître que les groupes en savent plus sur leurs propres positions et qu'ils ont donc des perspectives précieuses et uniques à offrir et des besoins spécifiques qui doivent être satisfaits dans tout projet de libération digne de ce nom. Ce n'est que par le biais d'une solidarité relationnelle que nous pourrions véritablement faire naître un monde nouveau des cendres de l'ancien, afin de construire le seul monde pour lequel il vaille la peine de se battre.

Pour aller plus loin :

- Ashley J. Bohrer, *Marxism and Intersectionality. Race, Gender, Class and Sexuality under Contemporary Capitalism*, Transcript, 2019.

Notes de bas de page :

- ^[1] Audre Lorde, *Zami: une autre façon d'écrire mon nom*, Mamamélis, 2021, paru en anglais en 1982.
- ^[2] Ange-Marie Hancock, "W.E.B. Du Bois: Intellectual Forefather of Intersectionality?", *American Foreign Policy Interests* 7(3-4):74-84, juin 2005, p. 80.
- ^[3] Angela Davis, "Reflections on Race, Gender, and Class in the U.S.A", in *The Politics of Culture in the Shadow of Capital*, ed. Lisa Lowe et David Lloyd (Durham, NC: Duke University Press, 1997), p. 322.
- ^[4] Vivian May, *Pursuing Intersectionality, Unsettling Dominant Imaginaries* (New York: Routledge, 2015), p. 50.
- ^[5] A. Lorde, *Sister/Outsider: Essays and Speeches*, 1984, p. 120-21.
- ^[6] Elizabeth Cole, "Coalitions as a Model for Intersectionality: From Practice to Theory", *Sex Roles A Journal of Research*, p. 447.
- ^[7] Chandra Talpade Mohanty, *Feminism without Borders: Decolonizing Theory, Practicing Solidarity*, Duke University Press, 2003, p. 78.
- ^[8] Lorde, *Sister/Outsider: Essays and Speeches*, p. 142.
- ^[9] Himani Bannerji, *Thinking Through: Essays on Feminism, Marxism, and Anti-Racism*, Women's Press, 1995. p. 29.
- ^[10] Gerda Lerner, *Black Women in White America: A Documentary History* (New York: Vintage, 1973), 609-11.
- ^[11] Cherrie Moraga et Anzaldúa, *This Bridge Called My Back: Writings by Radical Women of Color*, Watertown, MA : Persephone Press, 1981, p. 62.
- ^[12] Patricia Hill Collins, *Black Feminist Thought: Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment*, 1^e édition (New York : Routledge, 2008), p. 247.
- ^[13] María Lugones, "Toward a Decolonial Feminism", *Hypatia* 25, no. 4 (2010), p. 752.
- ^[14] David Roediger, *Classe, race and marxism*, Verso, 2017, p. 15.

Pour citer cet article :

Ashley Borher, «Vers une libération totale: La solidarité contre une politique du plus petit dénominateur commun», *Silomag*, n°17, septembre 2023. URL: <https://silogora.org/vers-une-liberation-totale/>